

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

— O-nin n'est pas un homme... Zaida n'est point une femme: ce sont des esclaves. Je ferai couper la tête à O-min, et je ferai jeter Zaida à la mer.

— Non, dit Son Excellence — Comment, non? s'écria le pacha avec un geste de menace.

— Non, reprit le ministre, non; pas à Naples, du moins.

— C'est bien, dit le dey, sais-tu comment l'embarquer?

— Vous vous appelez Hussein-Pacha.

— C'est un chrétien, s'écria le dey avec une colère croissante, sais-tu quel je suis?

— Vous êtes l'ex-dey d'Alger, et moi, j'ai le ministre actuel de la cour de Naples.

— Et cela veut dire? demanda le dey.

— Cela veut dire que je vais vous envoyer en prison si vous faites l'impertinent d'entendre-vous, mon bey, à Naples? répondit le ministre avec le plus grand sang-froid.

— En prison? murmura le dey en revenant sur son divan.

— En prison, dit le ministre.

— C'est bien, reprit Hussein. Ce n'est qu'à Naples.

— Votre Haute-esse est libre comme l'air, reprit le ministre.

— C'est heureux, dit le dey.

— Mais, à une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que Votre Haute-esse me jurera sur le Prophète qu'il n'arrivera malheur ni à O-min ni à Zaida.

— O-min et Zaida, m'appartiennent, dit le dey; je ferai d'eux ce que bon me semblera.

— Alors, Votre Haute-esse ne partira point.

— Comment, si je ne partirai point?

— Non, du moins avant de m'avoir remis O-min et Zaida.

— Jamais! s'écria le dey.

— En ce cas, je les prendrai, dit le ministre.

— Vous les prendrez? vous me prendrez mon eunuque et mon esclave?

— En touchant le sol de Naples, votre esclave et votre eunuque sont devenus libres. Vous ne quitterai Naples qu'à la condition que les deux coupables seront remis à la justice du roi.

— Et, si je ne veux pas vous les remettre, qui m'empêchera de partir?

— Moi.

— Vous?

Le pacha porta la main à son poignard; le ministre lui enlaid le bras au-dessus du poignet.

— Venez ici, lui dit-il en le conduisant vers la fenêtre; regardez dans la rue. Que voyez-vous à la porte de l'hôtel?

— Un peloton de gendarmes.

— Savez-vous ce que le brigadier qui le commande attend? Que je lui fasse un signe pour vous conduire en prison.

— En prison, moi? Je voudrais bien voir cela!

— Voulez-vous le voir?

Son Excellence fit un signe: un instant après, on entendit retentir dans l'escalier le bruit de deux grosses portes carnie d'éperons. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et le brigadier parut sur le seuil, la main droite à son chapeau, la main gauche à la cointure de sa ceinture.

— Genaro, lui dit le ministre de la police, si je vous donnais l'ordre d'arrêter monsieur et de le conduire en prison, y verriez-vous quelque difficulté?

— Aucune, Excellence.

— Vous savez que monsieur s'appelle Hussein-Pacha?

— Non, je ne le savais pas.

— Et que messieur n'est ni plus ni moins que l'ex-dey d'Alger?

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ex-dey d'Alger?

— Vous voyez, dit le ministre.

— Diable! fit le dey.

— Faut-il? demanda Genaro en tirant une paire de pincettes de sa poche et en s'avançant vers Hussein-Pacha, qui, le voyant faire un pas en avant, fit de son côté un pas en arrière.

— Non, il ne faut pas, dit le ministre. Sa Haute-esse sera bien sage. Seulement, cherchez, dans l'hôtel un certain O-min et une certaine Zaida, et conduisez-les tous les deux à la préfecture.

— Comment! comment! dit le dey, cet homme entrerait dans mon harem?

— Ce n'est pas un homme ici, répondit le ministre; c'est un brigadier de gendarmerie.

— N'importe, il n'aurait qu'à laisser la porte ouverte!

— Alors, il y a un moyen. Faites-lui remettre O-min et Zaida.

— Et ils seront punis? demanda le dey.

— Selon toute la rigueur de nos lois, répondit le ministre.

— Vous m'en promettez?

— Je vous le jure.

— Allora, dit le dey, il faut bien en passer par où vous voulez, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

— A la bonne heure, dit le ministre; je savais bien que vous n'étiez pas aussi méchant que vous en aviez l'air.

Hussein-Pacha frappa dans ses mains; un esclave ouvrit une porte cachée dans la tapisserie.

— Faites descendre O-min, Zaida, dit le dey.

L'esclave croisa ses mains sur sa poitrine, courba le front et s'éloigna sans répondre un mot. Un instant après, il reparut avec les coupables.

L'eunuque était une petite bête de chair, grosse, rouge, roué avec des maîtres de femme, pieds de femme, une figure de femme.

Zaida était une jeune personne, yeux noirs, dents blanches, dents noires, ongles rouges, une figure d'homme.

En apercevant Hussein-Pacha, l'eunuque tomba à terre. Zaida releva la tête, et son regard étincelant, et son air de son kamjar, et son air de Zaida sourit.

Le ministre de la police le cha et les conduisit à la prison.

— Faites ce que vous voudrez, dit le dey, mais ne laissez pas Hussein-Pacha aller vers Zaida, les deux sont de la rue Chiaur.

Au moment où l'eunuque entra dans la chambre avec les coupables, Hussein poussa un cri et se précipita vers Zaida.

Le ministre de la police alla vers la fenêtre, vit les deux prisonniers sortir de l'hôtel, et se précipita vers leur escorte, et se précipita vers de la rue Chiaur.

— Maintenant, dit le dey, retournez vers le dey, votre Haute-esse est libre de partir, si elle le veut.

— A l'instant même, dit Hussein, à l'instant même, je ne resterai pas un instant de plus de un pays aussi barbare que le vôtre.

— Bon voyage, dit le ministre.

— Allez au diable, dit Hussein.

Une heure ne s'était pas écoulée que Hussein avait fait un bâtiment; deux heures après, il avait fait conduire ses femmes et ses trésors. Le soir même, il rendait à son tour, et sa suite, et, à minuit, il mettait à la voile maudissant ce pays d'esclaves, l'on n'était pas libre de couper cou à son eunuque et de noyer femme.

Le lendemain, le ministre comparait devant lui les deux coupables et leur fit subir un interrogatoire.

O-min fut convaincu d'avoir dormi quand il aurait dû veiller, et Zaida d'avoir veillé quand elle aurait dû dormir.

Mais, comme, dans le code